

Introduction à la Journée d'études des jeunes chercheurs TELEMMe « Penser les environnements en Sciences Humaines et Sociales » – 16 mai 2018

Romain FACCHINI et Mathilde VIGNAU

Chaque année, les jeunes chercheurs du laboratoire TELEMMe organisent une journée d'études pluridisciplinaire permettant aux doctorant.e.s et jeunes docteur.e.s issu.e.s des sciences humaines et sociales, de mettre en commun leurs idées et leurs points de vue autour d'une notion transversale. Cela est possible grâce au précieux concours de plusieurs personnes que nous souhaitons remercier. En effet cette journée n'aurait pu avoir lieu sans le soutien de Sabine LUCIANI, directrice de l'École Doctorale 355 « Espace, Culture et Société » et de Xavier DAUMALIN, directeur de l'UMR TELEMMe. Nous adressons également nos sincères remerciements à Anne MONTENACH, directrice adjointe de l'UMR TELEMMe pour son aide et sa présence tout au long du processus d'élaboration de cette journée. Un grand merci à Agnès RABION pour l'ensemble de ses conseils, à Caroline TESTANIÈRE pour son aide logistique et à Delphine CAVALLO pour la réalisation de la maquette et la communication de notre programme. Enfin, nous remercions sincèrement Martine CHALVET, Maîtresse de conférences en histoire contemporaine et Daniel FAGET, Maître de conférences en histoire moderne, pour avoir accepté d'assurer la modération des quatre sessions qui cadrent notre journée.

L'ambition première de ces journées est d'amorcer un débat scientifique entre des disciplines qui n'ont pas toujours l'occasion de dialoguer ensemble malgré la grande richesse qui émane de leurs interactions. Pour ce faire, nous nous efforçons de trouver au fil des ans, des thèmes qui puissent être investis mais aussi approfondis par une multitude de champs académiques. Ainsi, après avoir étudié en 2017, le concept d'objet comme objet d'étude des

sciences humaines et sociales, nous avons cette année souhaité réfléchir à la notion d'environnement qui transcende de très nombreux travaux et disciplines scientifiques.

La thématique environnementale revêt, depuis plusieurs années, une dimension pluridisciplinaire importante. C'est d'ailleurs ce que souligne le sociologue Anthony PECQUEUX dans le compte-rendu de l'ouvrage dirigé par Guillaume BLANC, Élise DEMEULENAERE et Wolf FEUERHAHN intitulé *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, publié en 2017. Dans ce texte, le chercheur déclare que : « [...] tout au long du XXème siècle essentiellement, la prise en compte de l'environnement a pu chambouler la quasi-totalité des disciplines scientifiques. Les contacts entre l'écologie scientifique et les diverses sciences humaines et sociales produisent (et le mouvement est loin d'être achevé) des effets qui concernent à la fois les objets de ces sciences [...] et, peut-être surtout, les épistémologies qui les sous-tendent. »

Or, c'est bel et bien ce point de contact, ce lien et ces interactions entre l'environnement naturel, écologique ou scientifique et l'environnement social, construit, perçu, que nous souhaitons interroger à travers cette journée d'études : *Penser les environnements en sciences humaines et sociales*.

1 - Dépasser le cadre de l'environnement naturel

En organisant un échange scientifique autour de la notion d'environnement, notre première volonté était de dépasser le cadre de la réflexion écologiste qui nous paraît trop souvent priorisée. Par réflexion écologiste, nous faisons ici référence à l'approche relative au milieu, particulièrement prégnante dans les travaux du géographe français Paul VIDAL DE LA BLACHE. Bien que cette réflexion soit effectivement inhérente aux recherches environnementales, nous avons souhaité la dépasser autant que possible dans le sens où l'on constate très rapidement que l'environnement ne peut pas être simplement saisi dans sa seule dimension physique du fait de ses interactions constantes avec la société.

Ainsi, que l'on considère la définition du *Dictionnaire de géographie* de Pascal BAUD, Serge BOURGEAT et Catherine BRAS pour qui l'environnement s'entend comme « [...] ce qui constitue le cadre de vie des sociétés [...] » ou l'acceptation récente des chercheurs Raphaël MORERA, Laurent COUMEL et Alexis VRIGNON dans l'introduction générale de l'ouvrage *Pouvoirs et environnement* paru cette année, qui déclarent : « [l']environnement, en définitive, c'est bien ce qu'il reste de la nature une fois transformée par les sociétés humaines », l'on constate l'évidente prépondérance d'un environnement anthropisé où l'individu occupe une place très importante. Cela se confirme davantage encore avec l'introduction du concept géographique d'écoumène par Augustin BERQUE à la fin des années 1990 et au début des années 2000 qui envisage que l'être humain — par son existence et ses activités — a un impact réel sur le milieu au sein duquel il évolue.

À travers cette journée d'études il s'agit donc pour nous de questionner la diversité et les impacts issus des relations Homme/Nature, dans la lignée de plusieurs autres manifestations scientifiques telles que la journée d'études « Interactions Homme-Nature », organisée à l'ENS de Lyon en avril 2010 ; la Conférence sur la relation homme-animal, présentée par l'Institut Pluridisciplinaire Hubert Curien à Strasbourg en avril 2015 ou encore le séminaire de sociologie urbaine intitulé « La relation homme-environnement dans l'habitat » organisé par l'Université de Lorraine et le laboratoire de sciences sociales 2L2S en décembre 2016.

En ce sens, le premier axe de notre journée, intitulée « Conceptualiser la relation à l'environnement » invite à approfondir l'épistémologie autour des études environnementales.

2 - La question de l'anthropocène et des actions entre l'individu et son environnement

Ce premier temps de réflexion théorique nous renvoie indubitablement à la question de l'anthropocène qui constitue un tournant conceptuel majeur en l'an 2000, lorsque le chimiste néerlandais Paul CRUTZEN « [...] propose de faire des activités humaines l'agent décisif des changements géophysiques et atmosphériques de la planète, du fait des émissions de CO₂ en particulier. » Ce terme induit une série de réflexions liées à une « nouvelle périodisation géologico-historique » pour reprendre les termes du chercheur, spécialiste en histoire environnementale, Grégory QUENET, et permet de mieux comprendre la diversité des interactions entre l'individu et son environnement.

Ainsi, en faisant de l'être humain et de ses activités, les principaux facteurs de transformation mais aussi et surtout de dégradation et de menace environnementale, la recherche scientifique et académique élargie davantage le champ des études environnementales en introduisant par exemple l'idée de *société du risque* voire plus globalement de *World at Risk* en référence aux ouvrages du sociologue allemand Ulrich BECK. L'idée n'est plus simplement de mettre en avant les différents types d'actions humaines sur les environnements mais plutôt d'interroger les relations des pouvoirs, des gouvernements et modes de gouvernance sur l'environnement lui-même. Cela soulève alors la question antagoniste de la dégradation mais aussi de la préservation de ressources aussi fragiles que menacées. Ces interrogations constituent d'ailleurs le cœur des réflexions initiées dans les années 1990 par Geneviève MASSARD-GUILBAUD dans le champ de l'histoire des pollutions industrielles et trouvent un écho contemporain avec l'ouvrage de synthèse des historiens François JARRIGE et Thomas LE ROUX, intitulé *La contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, paru en 2017. Par ailleurs, ces travaux nous rappellent que la question environnementale a totalement bouleversé le rapport à l'histoire

économique — on pense ici aux publications de l'historien américain Kenneth POMERANZ — ou la manière de penser les cycles de croissance.

En outre la notion d'environnement soulève également celle des conflits et notamment des conflits d'usage. L'exemple très actuel du site de Notre Dame des Landes traduit bien cette idée au même titre que les oppositions — parfois violentes — entre les défenseurs de la cause animale en faveur de la réintroduction d'espèces menacées telles que l'ours ou le loup et les usagers des sites concernés par ces réintroductions qui défendent des enjeux socio-économiques. Enfin, l'aménagement de l'espace littoral méditerranéen, représente également un véritable observatoire des questions d'usage du sol et des conflits qui en découlent, à la fois pour les historiens (on pense ici aux travaux de Daniel FAGET et de Xavier DAUMALIN), les géographes (voir à ce sujet les nombreuses publications d'Anne CADORET) ou encore les sociologues (comme Christelle GRAMAGLIA).

Cette thématique constitue l'objet principal de notre deuxième session intitulée : « Agir sur l'environnement littoral ». Elle fait également écho à l'idée d'un environnement menacé qui peut parfois se muer en un environnement menaçant comme le montre notre troisième session.

3 - Patrimonialisation et mise en valeur de l'environnement perçu

On l'a vu, la notion d'environnement reste donc un sujet au cœur de l'actualité et du débat scientifique quelle que soit les disciplines considérées. Avant d'introduire plus en détails les réflexions et théories cadrant l'environnement social et culturel, nous souhaitons revenir brièvement sur le processus de patrimonialisation. Ce dernier est l'un des moyens de protéger mais aussi et surtout de mettre en valeur des environnements et des paysages qui renvoient inmanquablement à la perception individuelle. L'exemple de la patrimonialisation de l'espace rural français traduit bien cette idée de protection et de mise en valeur de sites pour lesquels il existe une forme « [d']attachement nostalgique » comme le souligne l'historien Romain GRANCHER. Toutefois, cette démarche patrimoniale se heurte elle aussi à d'autres enjeux — économiques, politiques —, qu'il est souvent difficile de concilier. En témoignent notamment les travaux de l'historienne Martine CHALVET sur certains espaces spécifiques comme la forêt provençale.

Finalement, l'ensemble de ces réflexions confirment la grande richesse académique du concept d'environnement. Afin d'étayer davantage notre analyse, la seconde moitié de cette introduction s'attache à approfondir la dimension sociale d'une telle notion dont l'étude constitue le deuxième axe fort de cette journée.

4 - L'environnement et le social

Emanuele Coccia, dans *La vita delle piante. Una metafisica della mescolanza* (Il Mulino, Bologna, 2017), explique que l'être humain en tant qu'animal fait partie d'un tout. Dans son ouvrage, les plantes ont produit l'atmosphère qui a permis aux êtres humains de vivre, cette atmosphère qui signifie à la fois notre environnement proche et celui à l'échelle de la planète. Cette conception incite moins à chercher la frontière entre un environnement anthropique et un non-anthropique qu'à saisir la dimension sociale intrinsèque à notre sujet d'étude. Celle-ci place au centre de la réflexion l'acteur qui fait société, avec des normes, des interactions, des structures et des dynamiques synchroniques et diachroniques — on pense ici au constructivisme social pour lequel les réalités sociales sont des constructions historiques des acteurs et non pas des faits naturels. Ce postulat intègre l'idée d'expérience et de mise en contexte, mais interroge également les méthodologies utilisées.

La question qui se pose est de savoir si l'on peut analyser ce qui environne sans le prisme d'un acteur. Pour cela, plusieurs conceptions philosophiques peuvent nous aider. La pensée cartésienne du *cogito* — également, mais sans développer, la pensée solipsiste selon laquelle le moi, avec ses sensations et ses sentiments, constitue la seule réalité existante dont on soit sûr —, renvoie à la certitude indubitable de l'existence du moi et donc à la nécessité d'appréhender l'environnement par la vision d'un acteur en particulier. Différent de cela des philosophies qui ne reconnaissent pas le moi comme unité de conscience à l'instar de David Hume pour qui l'individu est fait d'une multitude de perceptions, c'est-à-dire d'expériences individuelles conscientes du sensible. Cette dimension sensorielle issue de l'illusion du moi, qui est la combinaison des différentes perceptions sensibles du corps, peut donc s'appliquer à l'environnement, la revue *Trivium* en donnant quelques éléments de réflexion dans son numéro sur « Les traces du sensible : pour une histoire des sens dans les sociétés anciennes » (27, 2017). Ce régime de sensibilité n'est pas unique et immuable et certain.e.s historien.ne.s ont tenté de lui donner une perspective temporelle : Michel PASTOUREAU et ses travaux sur les couleurs ; Alain CORBIN, *Le miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Flammarion, 1982 ; Alain CORBIN, *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1994. Ces recherches renvoient, entre autres, à des expériences quotidiennes liées aux innovations techniques que sont les trains, les avions (la vitesse, les points de vue), mais aussi au rapport à l'environnement pour les sourds ou les aveugles dont Denis Diderot traite dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* publiée en 1749. L'acteur — ou le sujet — occupe une place importante dans les sciences humaines et sociales au point de parler de son « retour » dans les années 1980. Il nourrit également un débat, parfois caricatural, entre les tenants de ce que l'on nomme le holisme et ceux de l'individualisme méthodologique, l'un expliquant les phénomènes sociaux de manière englobante par des structures et l'autre par la somme des comportements individuels. Dès lors, et sans prendre partie, il ne s'agit pas de nier le moi ou

l'illusion du moi, d'autant plus qu'il est utile au fonctionnement de l'individu et de la société — ce qui implique des structures et des dynamiques sociales.

Tout cela passe aussi par le langage et la manière dont on définit l'interlocuteur et inversement. Ces éléments se retrouvent dans la dialectique du maître et de l'esclave d'Hegel, dans les travaux d'Emmanuel Lévinas sur l'altérité ou bien encore dans l'ouvrage de Martin Buber *Je et Tu* — publié sous le titre *Ich und Du* en 1923 à Francfort et traduit en français en 1938 — parfois défini comme un renversement de la philosophie cartésienne. La prise en considération du langage et de l'acteur invite à intégrer dans l'analyse le processus permanent qu'est le fait d'être « sujet » et les interactions qui en découlent avec, comme dans toute relation, une hiérarchie qui s'impose — du moins qui peut s'imposer —, incluant ainsi une forme de pouvoir dans toute sa complexité et sa plasticité. L'environnement familial peut être convoqué avec toutes les conséquences que cela peut avoir si l'on songe aux travaux de Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON *Les Héritiers, Les étudiants et la culture* publié en 1964 (Paris, Les éditions de Minuit). Ces rapports sociaux sont aussi ceux des élites des cités italiennes médiévales où s'élèvent tours et palais, symboles du pouvoir et des affrontements politiques quotidiens.

L'espace en tant que contexte n'est plus un simple écrin mais un sujet d'étude, voire un objet d'épistémologie. On peut citer Alain CORBIN, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion, 1990. Sont ainsi mis en exergue les espaces de vie et les acteurs qui les composent. À ce titre, les ouvrages de Michel PASTOUREAU, *Le Cochon*, Paris, Gallimard, 2009 ; Michel PASTOUREAU *Le roi tué par un cochon*, Paris, Seuil, 2015 ; Michel PASTOUREAU, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2011, se distinguent — sans s'opposer — de l'approche de Philippe DESCOLA qui a déconstruit l'opposition « Nature / Culture » héritée du XIXe siècle, la nature étant d'après lui une invention de l'Occident¹, avec une réflexion davantage culturelle et dans une perspective diachronique.

Méthodologiquement, intégrer une catégorie d'analyse telle que le genre dans le milieu naturel à l'instar de la revue *Genesis* en 2013 avec un numéro intitulé « Ecostorie. Donne e uomini nella storia dell'ambiente² », permet de repenser certains modèles souvent décrits comme immuables tout en revisitant une notion, l'environnement. La revue *Genre&Histoire* a également produit en 2016 un appel à communication pour l'automne 2018 avec pour titre « Nature du genre, genre de la nature : les combats environnementaux en Europe, de la fin du XVIIIe siècle à nos jours ». On peut lire dans cet appel que « La revue *Genesis* a fait œuvre pionnière en proposant un dossier sur 'Femmes et hommes dans l'histoire de l'environnement' en 2013, comprenant des travaux sur la place des femmes dans les combats environnementaux, sur les représentations genrées de territoires, sur l'expérience coloniale des épouses de colons, sur les femmes comme

¹ S. Haber et A. Macé (dir.), « Anciens et Modernes par-delà nature et société », *Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté*, numéro 898, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2012.

² *Genesis. Rivista della Società Italiana delle Storiche*, « Ecostorie. Donne e uomini nella storia dell'ambiente », 2013, XII/2.

victimes particulières de dégâts environnementaux. Le présent appel à communication [...] [propose] une réflexion sur les combats environnementaux en Europe de la fin du XVIIIe siècle à nos jours [...]. Les deux derniers siècles ont en effet témoigné d'une redéfinition des rapports de genre, à l'occasion de revendications féministes et de bouleversements des structures traditionnelles par l'urbanisation et l'industrialisation, mais aussi d'une profonde mutation des relations entretenues avec l'environnement naturel, qui devient objet d'intérêt et de préservation. » L'environnement pensé avec des catégories sociales offre donc de nouvelles perspectives.

Ainsi, le quatrième axe de notre journée porte sur « environnements perçus, environnements ressentis » et s'inscrit dans le dépassement de l'opposition initiale (physique/social ou nature/culture) au profit d'une complémentarité heuristique qui donne à cette journée toute son originalité.